

Alexandre Lacroix
L'orfelin

roman

**RENTRÉE
LITTÉRAIRE**

C'est arrivé
au moment où
je m'y attendais
le moins.

Flammarion

L'orfelin

Alexandre
Lacroix



« Il me semble très improbable que le parcours d'une existence, de nos jours, suive la logique d'une Odyssée – c'est-à-dire d'une expédition qui nous force à quitter la terre natale pour aller conquérir le monde, puis nous permet d'y revenir après des années d'errance. Non, les vies que nous menons ne retourneront pas à leur point de départ. Elles sont faites d'arrachements successifs, par lesquels nous devons faire plusieurs fois le deuil de nos origines. Le village natal était autrefois une certitude, il est devenu un fantasme. » A. L.

Trois journées. Trois étapes décisives dans la vie d'un homme. Une halte, au cours d'une traversée des Alpes à bicyclette, dans un camping au bord du lac Léman, en compagnie de deux femmes étranges. Un retour au pays natal, pour faire un dernier inventaire des affaires laissées par un père disparu vingt ans plus tôt. La naissance, dans une maternité parisienne, d'un petit garçon. Et chaque fois, le passé qui fait irruption, les démons de l'enfance qui reviennent ébranler toutes les certitudes.

Avec ce roman bouleversant et d'une rare maîtrise, Alexandre Lacroix, rédacteur en chef de Philosophie Magazine, achève une trilogie autobiographique commencée avec le récit d'une rupture amoureuse, De la supériorité des femmes (Flammarion, 2008), et poursuivie par l'évocation d'une crise d'adolescence, Quand j'étais nietzschéen (Flammarion, 2009).

Flammarion

L'orfelin

DU MÊME AUTEUR

Romans autobiographiques

Quand j'étais nietzschéen, Flammarion, 2009

De la supériorité des femmes, Flammarion, 2008

Premières volontés, Grasset, 1998

Fictions

Un point dans le ciel, Flammarion, 2004

La Mire, Flammarion, 2003

Être sur terre, et ce que j'en retiens, Calmann-Lévy, 2001

Essais

Le Téléviathan, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2010

La Grâce du criminel, Presses universitaires de France, coll.
« Perspectives critiques », 2005

Se noyer dans l'alcool ?, Presses universitaires de France, coll.
« Perspectives critiques », 2001

Alexandre Lacroix

L'orfelin

Roman

Flammarion

© Flammarion, 2010
ISBN : 978-2-0812-4131-2

À Maddalena

Premier abandon :

in utero

1.

Ma mère était obsédée par la douceur de l'enfant qu'elle sentait bouger en elle. J'étais très doux, l'ai-je souvent entendue dire par la suite, vraiment tendre, et je lui donnais des caresses intérieures. C'est pourquoi elle voulait m'appeler Clément, un prénom qui selon elle reflétait cette douceur innée de tempérament. Mon père, lui, préférait un prénom d'empereur, plus conquérant, moins falot, c'est lui qui a insisté pour que je m'appelle Alexandre. Mon arrière-grand-père s'appelait Alexandre, ainsi il entendait perpétuer une tradition familiale...

Mais venons-en au fait : pendant la grossesse, mon père est allé voir une prostituée. Il avait des maîtresses, assez nombreuses, c'était un homme volage, malheureusement avec cette prostituée-là, il y avait un hic : elle lui a fait cadeau de la syphilis. À cette époque, l'usage du préservatif était rarissime, j'imagine que seuls devaient l'employer quelques hygiénistes méticuleux ou des pervers, à

titre d'accessoire. Quoi qu'il en soit, papa a ramené la syphilis à la maison et l'a refilée à maman. Quand ma mère a découvert qu'elle était malade, elle s'est évidemment précipitée à l'hôpital. Elle a passé des examens, puis les médecins lui ont annoncé qu'elle allait devoir subir un traitement assez lourd et contraignant. Oui, cela pouvait être dangereux pour le bébé. Mais ne pas traiter la maladie était pire encore, car cela entraînerait des dégâts irrémédiables pour elle comme pour moi. La mort dans l'âme, elle s'est résignée à prendre le remède, en injections.

À ce moment-là, quelque chose s'est brisé en elle. Sa jeunesse, sa naïveté, sa candeur, son désir de former avec son mari un foyer uni – tous ses rêves de paix conjugale étaient broyés, balayés. L'amour qu'elle portait à mon père venait de recevoir un coup fatal, il ne s'en remettrait pas. Oh, bien sûr, elle n'a pas fait d'esclandre ni demandé le divorce. Il lui faudrait encore cinq ans pour prendre confiance en elle et franchir le pas. Mais le lien qui l'unissait à son mari, cet homme un peu plus âgé qu'elle, qu'elle adorait, qui la dominait et la fascinait, venait d'être sectionné. Désormais, il représentait une menace, un danger pour l'enfant. Elle devait se protéger et me protéger, et apprendre à vivre seule, *contre* lui. En fréquentant des putes durant la grossesse, il jouait avec le feu, il essayait d'échapper à sa manière à la malédiction de la paternité, peut-être même voulait-il nous précipiter elle et moi dans le néant, pour que son égoïsme triomphe. Qu'importe, je ne juge pas – comme

vous allez le voir, je suis assez mal placé pour donner des leçons de morale.

Ce qui est plus insolite, quand j'y repense, c'est la manière dont ce *secret de famille*, très bien gardé, s'est ébruité. Car ma mère a conservé le silence longtemps, vingt-neuf ans pour être exact. Quand j'étais enfant, je ne l'ai jamais entendue dire une parole contre mon père. Et si finalement elle s'est débrouillée pour que l'affaire de la syphilis me revienne aux oreilles, c'est de façon détournée. Or les circonstances dans lesquelles ce secret est remonté à la surface semblent presque avoir été fabriquées, arrangées par un metteur en scène – elles comptent parmi ces petits événements qui font dire que la réalité dépasse la fiction. Qui prêtent à la vie l'allure d'un roman. C'est ce nœud de coïncidences que je vais tâcher de démêler maintenant.

2.

Des herbes d'eau. Soudain, je n'y vois pas à plus de dix mètres. En quelques secondes, mon maillot est détrempé, je ruisselle comme sous la douche. Les gouttes me fouettent les yeux, m'obligeant à battre des paupières, mes cils collent. L'averse s'est déclarée d'un seul coup, avec une brutalité torrentielle. La luminosité a baissé ; on se croirait déjà au crépuscule, alors qu'il est seulement quatre heures de l'après-midi. L'orage recrée un soir d'automne en plein été.

Les voitures avec leurs feux brouillés ont l'air elles-mêmes égarées, comme des aveugles qui s'essayeraient au patin à roulettes. Je jette un coup d'œil à mes sacoches fixées au porte-bagages, à l'arrière. Je ne les ai pas payées cher, leurs rabats plastifiés ne sont pas hermétiques, loin s'en faut. Ma toile de tente, enroulée, est déjà imbibée – c'était l'objet le plus exposé. Si mon matelas de sol, mon duvet et mon camping-gaz prennent l'eau, je serai vraiment dans la panade, ne pourrai même

pas m'offrir le confort minimum pour l'étape ce soir. Inutile de jouer les Don Quichotte contre les éléments. Je n'ai pas le choix, il faut trouver un abri. Justement, sur le bord de la route, là, un panneau indique l'entrée d'un village. Chens-sur-Léman. J'ai de la chance, cent mètres plus loin, l'enseigne d'un bar scintille. Je range ma bicyclette sous un appentis et vais m'accouder au comptoir.

Pour commencer, je prends un jus d'orange, que je sirote à petites gorgées en jetant des coups d'œil anxieux à travers les baies vitrées. J'ai toujours l'espoir que la pluie va se calmer, ainsi je pourrai reprendre la route. L'alcool, quand je dois pédaler, j'évite absolument : c'est un mystère physiologique, mais rien ne vous coupe les jambes comme une bière. Au bout d'une heure, ça tombe toujours aussi dru dehors. L'intensité de la musique aquatique qui retentit sur le toit de ce bar en préfabriqué n'a pas décréu. Mieux vaut abandonner toute idée de progression ; je n'irai pas plus loin ce soir. Je commande une pression et décide de m'intéresser de plus près à mon entourage.

À côté de moi, il y a un vieux avec une moustache en fer à cheval et des favoris blancs. Il est massif comme une meule, arbore un écusson Harley Davidson au dos de son blouson de cuir. C'est un Hell's Angel rustique, perdu dans ce bled de Haute-Savoie. Nous engageons la conversation. Il parle moto, moi vélo. Après quelques tournées, la complicité s'établit, nous sommes comme de vieux potes en foire. Quelle merveille, j'ai des frères dans tous les bars de France et de Navarre...

L'horloge Ricard indique sept heures. Il va quand même falloir que je songe au gîte. Je lance tout à trac, à destination de mon voisin Patrick et de la serveuse Anouck (désormais, on s'appelle tous par nos prénoms) : « Y a un petit hôtel, une pension, enfin, un moyen de se loger pas cher dans le coin ? »

— Ah non, je suis désolé mais je vois pas.

— Le mieux, répond Anouck après s'être accordé un délai de réflexion, c'est que t'ailles au camping municipal.

— Et c'est où, ça ?

— Oh, c'est pas compliqué. Tu prends la petite route en pente, en face, et tu descends jusqu'au lac, dans la pinède. C'est un cul-de-sac, tu peux pas te tromper. »

Je les salue chaleureusement, ne doutant pas que je ne les reverrai jamais.

Dehors, il pleut toujours. L'air s'est refroidi, et mon corps aussi. Mes muscles sont courbatus, je suis légèrement ivre, n'ai aucune envie d'être mouillé à nouveau. La petite route indiquée, effectivement, tombe raide entre les arbres. Je la dévale longtemps. Nulle lumière par là, et je n'ai pas de dynamo ni rien pour éclairer le chemin. Après quelques minutes, des doutes me viennent : était-ce vraiment la bonne direction ? Je n'aurais vraiment pas le courage de remonter la côte, sous cette mousson glaciale. Je regarde les cimes des pins parasols qui balancent dans les bourrasques, loin

au-dessus de moi. Des éclairs font scintiller le bitume, les troncs et les aiguilles... Et si ce camping n'existait pas ? Pire : et s'ils m'avaient tendu un piège ? Allons, mieux vaut chasser ce genre de pensées ridicules. Que l'atmosphère soit celle d'un film d'épouvante ne signifie pas qu'il y ait un quelconque danger. C'est le contraire, même. Dans la vraie vie, le malheur s'abat toujours sur vous à l'improviste, il ne se fait pas annoncer par un paysage sinistre.

Enfin, sur ma gauche, j'aperçois une sorte de portique en métal, en haut duquel est fixée une enseigne mangée par la moisissure : CAMPING LÉMANIA. L'entrée est barrée, mais sur un pilier de ciment je remarque un interphone. Je sonne.

Au bout d'un moment, une petite femme aux cheveux courts débarque, sans parapluie, la tête rentrée dans les épaules comme pour se protéger des gouttes.

« Bonsoir, madame. Je voyage à vélo... Est-ce que vous avez de la place ?

— Ah non, je suis désolée, nous sommes complets.

— Zut. »

Je dois sentir la bière, ne suis guère en état de déployer un argumentaire convaincant. Je me contente de regarder avec une expression de désolation intense l'enclos du camping, un grand pré où sont érigées deux ou trois tentes, parquées quelques caravanes, mais qui dans l'ensemble paraît désert. Puis je tourne tristement la tête vers la route qu'il va me falloir regrimper. Je n'ai rien dit, cependant

la petite dame, qui n'a pas bougé en face de moi, reprend avec un fort accent espagnol :

« Votre tente est mouillée, non ?

— Ben... Oui, je crois.

— Avec ce temps, il y a de la boue partout par ici, je ne peux pas vous recevoir correctement.

— Ça, franchement, c'est le cadet de mes soucis.

— Allez, vous en faites pas... Ma fille est partie en vacances dans le sud de la France. Je sais ce que c'est. Tenez, je vais vous prêter sa tente.

— Vous êtes sûre que ça ne vous dérange pas ?

— Non, pas du tout. Ça fera douze euros, par contre il faut me payer d'avance. »

Je cherche dans la sacoche accrochée à mon guidon et sors l'appoint. Là, il se passe quelque chose d'étrange. La tenancière du camping contemple le billet et les deux pièces comme s'ils étaient plus ou moins irréels ou comme s'il s'agissait de diamants.

« Venez, je vais vous montrer la tente. Est-ce que vous avez dîné ?

— Non.

— Dans ce cas... Vous viendrez me voir. J'habite dans la caravane, à l'entrée. Je vous préparerai un casse-croûte. »

La tenancière me conduit jusqu'à une vieille tente militaire. La toile est en tissu épais, gorgé d'eau. Pour tout rangement, à l'intérieur, est montée une penderie sur pieds, avec une panoplie

complète de tenues de jeune fille accrochées, petites robes légères, maillots de bain, soutiens-gorge et culottes. En jetant un coup d'œil rapide, je ne peux pas m'empêcher d'être étonné par la confiance que cette Espagnole me témoigne. Est-ce que je laisserais, moi, un étranger s'ébattre dans les effets de ma fille ? Face à la penderie, à même le sol, un matelas pneumatique.

Je suis déjà trempé, pourtant je décide d'aller prendre une douche dans le bloc des sanitaires. Je me frotte au savon de Marseille sous le jet brûlant – corps, visage, cheveux, pas de quartier. Puis je troque mon accoutrement moulant ridicule de cycliste contre une chemise fripée et un jean.

Ensuite, je rejoins Maria – c'est ainsi qu'elle s'appelle – sous l'auvent de la caravane où elle habite. Elle se lance dans la confection d'un sandwich au saucisson. Mais ce qui la préoccupe bien plus que la bouffe, c'est la préparation du porto, qui lui paraît indispensable. Elle commence par briser un bloc de glace en petits morceaux, à l'aide d'un pic à glace – un geste que je n'ai vu faire qu'au cinéma. Puis elle remplit à moitié trois énormes verres à moutarde de cette glace pilée. Elle sert enfin le porto jusqu'à ras bord.

Entre-temps, j'inspecte les lieux du regard. Nous sommes assis sur des chaises en toile pliantes, autour d'une table de jardin en plastique blanc. Sur une étagère, un réchaud à gaz et une pile de vaisselle sale. Au-dessus de nous, des flaques de pluie se forment sur la bâche qui protège nos têtes. De temps à autre, Maria se met sur la pointe des

Mise en page par Méta-systems
(Roubaix - 59100)

N° d'édition : L.01ELJN000326.N001
Dépôt légal : août 2010